

Un regard sur cette septième journée...

Louis-Marie Bossard

Maître de conférences en sciences de l'éducation

Laboratoire du Centre de recherche éducation et formation (Cref)

Équipe d'accueil 1589, Université Paris Nanterre

Je pose ces lignes comme celles d'un enseignant-chercheur qui se positionne ici davantage comme chercheur, sans oublier cependant qu'il est aussi enseignant.

Sur le programme de cette septième journée consacrée à la scolarisation des jeunes traumatisés crâniens, la dernière intervention est intitulée : « Réflexions synthétiques sur les présentations de la journée ». Il se trouve que je suis parfaitement incapable de faire une synthèse de tout ce qui s'est dit depuis le matin, même si j'ai pris beaucoup de notes. Je vais donc me contenter de proposer un écho de ce que j'ai entendu, un écho tout personnel et très subjectif qui, je l'espère, résonnera aussi chez chaque participant.

Sur l'affiche de présentation de cette journée, on pouvait remarquer les mots : *accompagnement* et *projets*. Ces mots ont été naturellement prononcés dès l'ouverture et j'ai noté que, presque immédiatement, dans les minutes qui ont suivi, ils ont été accompagnés des mots *rupture* et *fracture*. J'ai tout de suite réalisé que, sans attendre, nous étions déjà au cœur du sujet. On sait bien en effet que l'on ne peut pas parler des jeunes traumatisés crâniens sans avoir les déclinaisons de ces deux mots toujours présents à l'esprit, tant il serait vain de pouvoir aborder la thématique de l'accompagnement et des projets des jeunes qui nous sont confiés sans en tenir compte.

Tout de suite après, est apparu le mot *durée*. De fait, ces cinq mots – accompagnement, projets, rupture, fracture, durée – ont été prononcés dans les cinq premières minutes et je crois qu'ils ont d'emblée marqué la tonalité de la journée, un peu comme on pose la toile de fond du décor. En ce qui me concerne, j'ai plus particulièrement gardé le mot *durée* tout au long des interventions. Il me semble en effet – et c'est peut-être assez spécifique de cette septième journée – que sans arrêt est revenue dans les différents exposés cette histoire de « temps long », cette nécessité de « prendre le temps », éventuellement de le perdre, y compris dans des déclinaisons appelant la métaphore du chemin et de ses détours.

Dans ce contexte – et en lien avec la problématique de l'accompagnement – une phrase prononcée par un professionnel dans la matinée pourrait presque résumer le questionnement fondamental sous-jacent à tous les propos des intervenants : « pas de modèle, pas de solution ni de réponse toutes faites, pas de mode d'emploi ». Je pourrais dire que nous avons vécu la journée

avec les interrogations contenues dans cette phrase. Se pose en effet, sans arrêt, la question des réponses à apporter, tant au quotidien qu'en envisageant l'avenir, alors que nous sommes effectivement sans modèle ni mode d'emploi. C'est dire en passant à quel point, en présence de jeunes traumatisés crâniens, nos repères sont totalement décalés, inopérants et hors de propos.

La question que se pose tout professionnel est celle de savoir comment exercer au mieux ce pourquoi il a été formé. Ici, avec des jeunes traumatisés crâniens, que peut-on essayer de faire ? Que peut-il se passer dans cette durée évoquée précédemment ?

J'ai retenu un certain nombre de propositions avancées au cours des interventions : recréer un nouveau projet de vie, favoriser l'épanouissement du potentiel humain, susciter la dynamique d'apprentissage, restaurer quelque chose de l'ordre de la capacité d'agir, chercher un équilibre tout en sachant que tout équilibre est difficile à trouver et qu'il reste toujours fragile.

Est revenu en même temps le terme de décalage : en gros, les professionnels se retroussent les manches, se mettent à agir et réfléchir, mais ils se sentent et constatent qu'ils sont en décalage. Dans le projet Reselca, ce qui nous avait interpellés dès le début, c'est la manière dont les difficultés des élèves traumatisés crâniens venaient pointer et provoquer les difficultés des enseignants. Au cours de la journée, j'ai entendu cette mise en difficulté pour tous les professionnels. Ce qui est en soi d'une certaine manière un peu rassurant pour les enseignants qui ne sont donc pas les seuls à vivre ce décalage.

Comme tout le monde, j'ai souri dans l'après-midi à l'évocation des exemples d'appréciations peu flatteuses portées sur des bulletins d'élèves. Si je n'ai pas été étonné, c'est peut-être parce que le chercheur clinicien que je suis n'a pas pu s'empêcher de penser que lorsque les enseignants soulignent les difficultés des élèves, ils ne se rendent pas compte qu'ils évoquent en même temps leurs propres difficultés. J'ai été davantage interrogé par la question « où est la place du désir ? » : est-ce une question que l'on se pose lorsque l'on est face à des élèves ?

Pour finir, je voudrais souligner un point qui me semble porteur d'une réflexion à poursuivre et que je n'avais peut-être pas beaucoup remarqué lors des journées précédentes. Il s'agit d'« être à l'écoute de l'enfant ». Être à l'écoute, ce serait prendre en compte ses souhaits, prendre en compte son ressenti ; pour les enseignants, ce serait prendre la parole de l'élève en considération. Bien sûr, tout le monde est d'accord pour dire que l'enfant est au centre des attentions de chacun. Pourtant, en parlant de lui, nos préoccupations sont souvent d'abord liées à nos problèmes de

professionnels face à lui. En essayant d'« être à l'écoute de » – ce qui est peut-être un peu nouveau par rapport à toutes nos réflexions antérieures –, c'est comme si on tâchait de remettre ainsi l'enfant vraiment au centre, comme si on s'efforçait de repartir de lui.

Peut-être finalement peut-on supposer que la parole prononcée par le jeune traumatisé crânien pourrait être éclairante pour nos propres pratiques professionnelles...